

serge brussolo

**ma vie
chez les morts**

roman



PRESENCES

Denoël

ma vie chez les morts

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Collection Présence du Futur

Vue en coupe d'une ville malade
Aussi lourd que le vent
Sommeil de sang
Portrait du diable en chapeau melon
Le Carnaval de fer
Procédure d'évacuation immédiate des musées fantômes
Le Château d'encre
L'Homme aux yeux de napalm
Le syndrome du scaphandrier
Mange-monde
La petite fille et le dobermann

Collection Présence du Fantastique

Boulevard des banquises
La Nuit du bombardier

Collection Sueurs Froides

Le Nuisible
Le Murmure des loups
La Route obscure

Collection Histoire romanesque

Hurlemort, le dernier royaume

Hors collection

3, place de Byzance
La Maison de l'aigle
La Moisson d'hiver
(Prix RTL-Lire 1995)

serge brussolo

**ma vie
chez les morts**

Denoël

roman

Collection PRÉSENCES
sous la direction de Jacques Chambon

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1996, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24417.2
B 24417.4

1

Le petit garçon regardait la route défilier à travers le pare-brise de la vieille Plymouth Reliant tout englué de poussière et d'insectes écrasés.

A plusieurs reprises sa mère avait essayé de mettre les essuie-glaces en marche mais le remède s'était révélé pire que le mal. Depuis, on s'arrêtait tous les trente kilomètres pour nettoyer le verre bombé au moyen de l'éponge et du bidon d'eau qu'on avait heureusement pensé à mettre dans le coffre.

Le petit garçon s'appelait David. Il avait les cheveux d'un blond si pâle qu'à l'école on l'avait plusieurs fois traité d'albinos ou de « lapin russe », mais comme il aimait les lapins l'injure n'avait pas eu l'effet souhaité.

David venait d'avoir douze ans, et, trois jours auparavant, sa mère lui avait appris qu'ils iraient bientôt vivre chez les morts...

C'était comme ça. Certaines personnes s'en allaient dans le Nord, le Sud ou l'Est... A Detroit, à Chicago... Eux, déménageaient pour s'installer chez les morts.

Depuis un moment déjà la chose était dans l'air mais David avait essayé de ne pas y penser. M'man, elle, avait fêté ses trente ans en achetant un paquet de douze *doughnuts* à la gelée, un pack de Coors et deux repas chinois à la sortie de son travail.

Elle s'appelait Joyce Hennigan, elle était petite et mince, très blonde, avec les cheveux oxygénés d'une vedette de cinéma branchée. Elle les coiffait avec une frange trop longue qui lui tombait sur le visage, si bien qu'elle devait souffler pour écarter ses mèches lorsqu'elle voulait allumer une cigarette. C'était une grimace adorable qui faisait se dandiner les hommes au comptoir des snack-bars. Avec ses minijupes « léopard », Joyce avait encore l'air d'une adolescente. Elle racontait souvent qu'elle avait été surfeuse du côté de Big Sur « quand elle était jeune ». Qu'elle y avait vécu « à poil » en lisant Kerouac, et en se cachant des hélicoptères de la police qui traquaient impitoyablement les adeptes du nudisme.

Elle vivait avec deux garçons à l'époque, en même temps. David était assez grand pour savoir ce que cela signifiait : qu'elle faisait l'amour avec les deux types, tour à tour, et qu'en définitive elle ne savait pas lequel l'avait mise enceinte.

– Mais enfin ! s'impatientait le petit garçon chaque fois qu'on abordait la question, je dois bien ressembler à l'un ou à l'autre, non ?

Joyce esquissait son adorable moue et soufflait sur ses cheveux.

– Non, avouait-elle, ils se ressemblaient. C'est normal, j'ai toujours fondu pour le même type de mecs. Physiquement ils étaient presque interchangeables, la différence, elle se voyait plutôt au mental... Parfois, la nuit, quand l'un d'eux me prenait dans ses bras, je ne cherchais même pas à savoir qui c'était. Je finissais par les confondre.

David enrageait ; avec ça, il était bien avancé !

– Il y avait Kurt et Carlson, expliquait rêveusement Joyce. Ils avaient une voiture française incroyable, d'une laideur inimaginable : une 2 CV Citroën. Partout où on allait, les gens croyaient qu'ils l'avaient fabriquée eux-mêmes avec de la tôle ondulée. Au Texas, ça leur avait même valu un Grand Prix de bricolage.

David se fichait bien de la voiture, il en voulait à Joyce d'être incapable de plus de précision biologique. Qui était son père : Kurt ou Carlson ? M'man lui avait montré des photographies, de vieux Polaroids tout décolorés où les deux « types » avaient effectivement l'air de clones sortis de la même éprouvette. Est-ce que, plus tard, il ressemblerait à ces deux crétins cramponnés à leur planche de surf comme des guerriers africains retranchés derrière de grands boucliers ?

– Kurt est parti quelques années après ta naissance, radotait M'man. Il disait que ce n'était pas son karma, je ne lui en ai pas voulu. On avait décidé de rester libres. Carlson est resté... mais tu le sais aussi bien que moi.

Ouais, Carlson était resté jusqu'à ce que David fête

ses neuf ans. Au début il avait été gentil ; champion dès qu'il s'agissait de fabriquer un déguisement de Halloween, de creuser une citrouille ou ce genre de truc, mais pour le reste... les choses entre adultes – le travail, les responsabilités –, il était beaucoup moins fort à ce que prétendait M'man. Au bout d'un moment il avait commencé à prendre ses distances, à partir sur des chantiers de charpente métallique. En tant qu'ancien surfeur il bénéficiait d'un remarquable sens de l'équilibre qui lui permettait de se déplacer à grande hauteur avec autant d'aisance qu'un chat sur la corniche d'un immeuble. Quand il avait de l'argent, il envoyait des mandats, 100, 200 dollars par-ci par-là... Puis il avait déniché ce boulot à Los Angeles, au service de voirie, à l'enterrement des ordures plus précisément. Il creusait des trous énormes au moyen d'un bulldozer et poussait toute la merde de la Cité des Anges dans la fosse. C'était le seul moyen qu'on avait pu imaginer pour remplacer les classiques incinérateurs à fumées polluantes. Un jour, il avait glissé au bord d'un trou et était tombé dans les déchets sans que personne s'en aperçoive. Il était mort étouffé et les flics avaient eu le plus grand mal à récupérer son corps qui, de minute en minute, ne cessait de s'enfoncer un peu plus dans la masse des ordures comme au sein d'une poche de sables mouvants.

Privés de l'aide financière de Carlson, on déménagea pour s'installer dans une ville de bungalows préfabriqués, à la limite du désert, près de la base militaire

de Los Alamos, au Nouveau-Mexique. M'man détestait cet endroit.

– Ce n'est pas cher, disait-elle, parce que c'est plein de radiations dangereuses. Tu sais que c'est là qu'ils expérimentaient les bombes atomiques dans le temps ? Ils prétendent que la radioactivité est redevenue normale, mais est-ce qu'on peut croire ces gens-là, hein ?

David, lui, trouva d'abord la chose supergéniale. Il avait lu des tas de trucs dans les « comics » sur les effets des radiations : comment elles transformaient un simple lézard en dinosaure, par exemple... ou un petit garçon en hercule à peau verte. *A priori*, il était pour.

Le soir, quand M'man était couchée, des boules de cire dans les oreilles pour ne pas entendre le grondement des bombardiers du Strategic Air Command en manœuvres, il se relevait pour regarder entre les lamelles du store de la fenêtre qui donnait sur le désert. Il espérait toujours surprendre de « mystérieuses phosphorescences » ou des « créatures gigantesques dont l'ombre se serait interminablement étirée sur le sol crevassé »...

Joyce, elle, passait beaucoup de temps sous la douche, à se savonner, parce qu'elle avait lu que c'était de cette manière qu'on se débarrassait des particules radioactives. Elle n'avait aucune pudeur et se promenait souvent nue à travers la maison, sans s'occuper des voisins qui tondaient leur pelouse rachitique et la lorgnaient derrière leurs Wayfarers à verres miroirs. C'était David

qui, à ce moment-là, devait courir d'une fenêtre à l'autre pour occulter les stores.

– Il ne faut pas qu'on reste là, disait souvent Joyce, ou on va bientôt perdre nos cheveux par poignées entières. Tu as vu la tête des voisins ? Ils ont tous l'air de porter des masques en caoutchouc... mais ce n'est pas du caoutchouc, c'est réellement leur peau !

Au vrai, David n'aurait pas détesté vivre au milieu des mutants, ça aurait pu mettre un peu de piquant dans l'existence de tous les jours. Quand il était seul à la maison, il épiait les voisins en imaginant qu'une fois chez eux, ils laissaient libre cours aux pouvoirs étranges dont ils étaient détenteurs.

Une fois, M'man prit la vieille Plymouth Reliant pour l'emmener à la limite du désert et lui montrer un antique panneau de tôle décrétant la zone interdite aux civils. Les tempêtes de sable avaient passé la pancarte au papier de verre, si bien que les lettres peintes avaient en grande partie fichu le camp.

– Tu vois ! avait-elle triomphé, c'est là qu'ils faisaient leurs sales expériences. Et c'est là qu'on vit... Mieux vaudrait être concierge en enfer que camper ici, dans cette poubelle radioactive !

Elle ne savait pas ce qu'elle disait à l'époque, sinon elle se serait mordu la langue jusqu'au sang, parce que « concierge en enfer », c'est justement ce qu'elle allait devenir d'ici peu !

Mais M'man était comme ça. Jolie et un peu folle, avec des accès de colère subits pendant lesquels elle se

mettait à parler comme dans un débat télévisé. Le reste du temps, elle était plutôt cool, se promenait en petite culotte en relisant de vieux poèmes de Kerouac, celui, notamment, où l'auteur essaye de restituer à partir d'onomatopées ce que lui a murmuré l'océan une nuit, au pied des falaises de Big Sur : cloutchh... cloutch... pschuiitt... pschuiitt... enfin, des trucs comme ça. David avait pensé que si c'était ça, la poésie, il pouvait en faire autant. Il l'avait fait, du reste, à l'école, pendant le cours d'expression libre : un poème sur les automobiles qui tentait de reproduire des bruits de moteur : broomm, broomm, tacatong, tacatong... deux pages pleines. Ça lui avait valu une convocation chez le psychologue scolaire, allez comprendre quelque chose à la littérature !

A l'époque, Joyce travaillait dans une boutique de micro-informatique dont le patron n'arrêtait pas de lui mettre la main aux fesses. Ça la plongeait dans des rages folles. Et puis on avait appris la mort de Carlson, avalé par les ordures. Ils avaient pleuré en buvant du Pepsi à s'en faire éclater la panse, alternant sanglots et éructations. M'man était comme ça : quand elle était triste il fallait qu'elle se gave de sucreries. Elle prétendait que les gâteaux étaient le seul remède efficace au malheur. David, lui, éprouvait une démangeaison intellectuelle particulièrement gênante : venait-il de perdre son père... ou bien un simple ami ? Il posa la question à Joyce qui haussa les épaules.

— Je ne sais pas quoi te dire, mon ange ! renifla-

t-elle. Peut-être que c'était lui... peut-être pas. Choisis de croire ce qui te cause le moins de peine. On n'en saura jamais rien, alors autant se faire une raison.

David trouvait cela agaçant. Il aurait aimé obtenir plus de certitudes. M'man était toujours pleine de certitudes pour ce qui concernait l'énergie nucléaire, la pollution, et toutes ces conneries, mais dès qu'on parlait paternité, elle se contentait de faire la moue et de souffler à travers ses cheveux.

Peu de temps après, à la boutique d'ordinateurs, la situation devint intenable.

– Ou je couche avec lui ou je cherche un autre boulot, annonça Joyce un soir. Je vais réfléchir à ça cette nuit. Si j'étais toute seule, je le ferais en serrant les dents ; contrairement à ce que croient les hommes, une femme ne meurt pas de ça ; mais tu es là, poussin, et je ne voudrais pas que tu penses que ta mère est une putain.

C'est exactement à ce moment-là qu'on lui avait proposé ce job incroyable : concierge chez les morts.

Elle avait accepté, parce que personne n'avait répondu aux annonces de l'administration fédérale, et que la paye était bonne.

– Bon sang, s'était exclamée Joyce en relisant pour la dixième fois la lettre officielle lui annonçant que sa candidature était acceptée, je n'ai jamais été raciste, ce n'est pas maintenant que je vais commencer !

David, sur le coup, n'avait su qu'en penser. A l'école, les gosses avaient été, eux, très impressionnés.

– Hé ! souffla cet échalas de Billy Shonacker, tu vas pas rigoler, il paraît que tous ceux qui ont essayé de travailler avec les morts sont devenus dingues au bout de deux semaines. Mon oncle Ted, on l'a ramené chez lui dans une camisole, ses cheveux étaient tout blancs.

– C'est l'horreur totale ! renchérit Pat Montgomery. Si tu veux, avant de partir, je te donnerai les tranquillisants de ma mère, elle en a tellement qu'elle ne s'en rendra pas compte si je t'en file un flacon ou deux !

David refusa en crânant, mais il n'en menait pas large.

A présent on roulait vers le lieu d'affectation de M'man, les quelques cartons du déménagement entassés dans le coffre et sur la banquette arrière. Il faisait très chaud et la climatisation avait cessé de fonctionner au bout de cent kilomètres. Pour tenir le coup, Joyce s'aspergeait le visage et la poitrine au moyen d'un vaporisateur d'eau minérale. Elle disait que le volant lui collait aux mains comme du caramel fondu.

— Pourquoi les morts sont-ils revenus, hein ? demanda soudain David.

Il y avait longtemps que cette question lui démangeait la langue. A l'école, personne n'avait été en mesure de lui fournir une réponse intelligible. Beaucoup ne savaient pas, certains y voyaient un « complot socialiste ».

— C'est compliqué, soupira Joyce. C'est la presse qui est à l'origine du scandale. Elle a découvert que les hommes politiques très âgés qui gouvernent le monde étaient en réalité des morts, ramenés à la vie au moyen

d'une machine spéciale... Le procédé existait depuis longtemps mais avait toujours été tenu secret. C'est comme ça qu'on a « guéri » John Buller Leyton, le président qui avait reçu une balle dans la tête au cours d'un attentat... ou Carl Forman-Stockton, l'ingénieur responsable du programme énergétique national. On a dit que les chirurgiens les avaient sauvés par miracle. En réalité c'était faux. Ils étaient bel et bien morts.

– Tu veux dire qu'en vrai ils avaient réellement avalé leur bulletin de naissance ? s'enquit le jeune garçon.

– Oui, gémit Joyce, mais s'il te plaît, Davy, n'emploie plus ce genre d'expression. N'oublie pas chez qui on va...

Elle ralentit. Des buissons de genévriers desséchés traversèrent la route, frôlèrent le pare-chocs.

– Ils étaient morts, reprit-elle, mais on les avait ranimés pour le bien de la nation, tu comprends ? Parce que la paix mondiale ou l'avenir du pays dépendait d'eux... de ce qu'ils avaient dans la tête, de leur talent d'homme politique ou de savant. Et puis, peu à peu, on a fait la même chose pour des vedettes du showbiz qui ramenaient beaucoup d'argent : des chanteurs morts d'overdose, des actrices... Ça a duré longtemps, mais ça a fini par se savoir. On a appelé ça « le scandale du Deathgate ».

David hocha la tête, essayant de visualiser la tête du président assassiné. Il était trop jeune pour s'intéresser à ces choses, aussi ne parvenait-il à faire naître

dans sa mémoire que des images diffuses. Ainsi, durant deux mandats, les États-Unis avaient été dirigés par un cadavre ? Ça vous flanquait la chair de poule !

– Mais c'est possible ? balbutia-t-il. Vraiment possible ?

– Oui, fit Joyce. Techniquement on peut le faire, et depuis assez longtemps à ce qu'il paraît, mais ça coûte cher. Lorsque le scandale a éclaté, les gens ont réclamé la démocratisation du procédé... Ça veut dire que tout le monde désormais devait pouvoir en bénéficier, pas seulement les riches ou les hommes d'État. Ça a fait tellement de bruit qu'on s'est cru au bord de la guerre civile. Alors les hommes politiques, le Congrès, ont dû jeter du lest. Ils ont accepté de « ramener » un certain nombre de morts civils, sous certaines conditions, et à titre d'essai... pour les parquer dans des réserves, afin de pouvoir les étudier.

– Dans des réserves ? s'étonna David, comme les Indiens ?

– Oui, souffla Joyce, mais tu verras, les morts n'ont pas les mêmes exigences que les vivants.

Elle crispa les doigts sur le volant en espérant que l'angoisse ne faisait pas trembler sa voix. En ce moment même elle se demandait s'il ne serait pas plus sage de faire demi-tour au beau milieu de la route déserte et de retourner d'où ils venaient.

Le stage de formation lui avait laissé une impression de malaise dont elle ne parvenait pas à se débarrasser. Elle avait toujours dans les oreilles les propos du sergent

instructeur en treillis kaki venu leur montrer comment ils devraient – en cas de nécessité – utiliser le pistolet « éclateur » du kit d'équipement.

– En définitive on ne sait rien de ces gens-là, avait grommelé le sous-officier. Personne n'a la moindre idée de ce qu'ils ont dans la tête et ils sont trop nombreux pour qu'on puisse les contrôler. Une fois là-bas, vous serez tout seuls en territoire ennemi. Les seuls vivants au milieu d'une armée de cadavres. Vous devrez toujours rester sur le qui-vive. Les cartouches que je vais vous présenter ont la particularité de pouvoir faire exploser cent kilos de viande au moment de l'impact. C'est le seul moyen sûr d'annihiler un « revenant » : le réduire en miettes... Les autres atteintes corporelles n'ont aucun effet sur lui, pour des raisons évidentes.

Joyce frissonna. Elle se rappelait le visage effrayé des autres stagiaires, de jeunes mères célibataires pour la plupart. Curieusement, la sélection comptait peu d'hommes. Les tests de recrutement les avaient écartés à cause de leur trop grande agressivité.

– Vous serez comme des infirmières, leur avait murmuré le psychologue de service. Il vous faudra être prévenantes, attentives, observatrices.

« Drôles d'infirmières, avait ricané mentalement Joyce, et drôle d'hôpital où les patients sont déjà tous morts ! »

Elle ne parvenait pas à déterminer ce qu'on attendait réellement d'elle. Voulait-on lui faire jouer le rôle d'espionne ? Depuis quand les nurses portaient-elles

sous leur blouse blanche un pistolet automatique tirant des munitions capables d'éparpiller en boulettes un bœuf sur pied ?

Aujourd'hui, elle essayait de dissimuler ses angoisses à David en se récitant tout ce qu'on lui avait inculqué au cours des trois semaines de formation.

— D'abord, avait dit le chargé de cours, un médecin grisonnant aux lèvres minces, il vous faudra oublier toutes les sottises véhiculées par le cinéma d'épouvante. Les morts auxquels vous aurez affaire ne se décomposeront pas. Leur état physique est stable et ne subira aucune altération. Ils ne répandent pas de mauvaises odeurs, contrairement à ce qu'on a pu raconter. Ne produisant aucun déchet corporel, ils ne sont pas sales, et ne sont pas astreints à faire toilette tous les jours. De ce point de vue, vous serez surprises de constater qu'ils sont souvent bien plus propres que la majorité des gens que nous côtoyons dans le métro ou l'autobus ! J'insiste sur cet aspect de la question : oublier une fois pour toutes les images qu'a pu installer en vous un certain cinéma à sensation qui a fait la fortune des maquilleurs de Hollywood.

A cet instant, un projecteur s'était mis à expédier des images sur un écran. On y voyait des gens aller et venir dans la rue principale d'une petite ville de province.

— Tous ces promeneurs sont des morts, déclara le médecin. Comme vous pouvez le constater, ils sont

serge brussolo

ma vie chez les morts

David venait d'avoir douze ans et, trois jours auparavant, sa mère lui avait appris qu'ils iraient bientôt vivre chez les morts...

Car les morts ont désormais la possibilité de revenir sur Terre. Préservés de toute altération, voire soignés de leur personne, presque séduisants, ils n'ont rien des zombis terrifiants popularisés par un certain cinéma à sensation, même s'ils se comportent parfois de façon un peu bizarre...


Mais que faire d'eux ? D'abord, préjugés obligeant, il a fallu les parquer dans des réserves. Puis leur rendre inaccessibles les métiers exercés par les vivants. Pensez ! Contrairement à ce qu'on nous a toujours raconté, les morts ne sont ni tristes ni déprimants ; qui plus est, ils sont beaucoup plus créatifs que les vivants et paraissent jouir d'un don de double vue qui peut s'avérer fort lucratif dans certaines circonstances. Bref, ils sont bien agréables...

Au point qu'une certaine jalousie commence à germer dans le clan des vifs...

Sous la forme d'un conte philosophique doux-amer, le carnet de voyage d'un petit garçon qui découvre soudain que les morts-vivants ne sont peut-être pas toujours ceux que l'on pense.

Serge Brussolo est désormais reconnu comme un grand maître de l'imaginaire. Plus soucieux d'ouvrir une à une les portes de l'inconscient que de jouer la carte de la pure terreur, il s'est notamment servi du genre pour nous livrer de remarquables métaphores sur la création artistique (*Le Syndrome du scaphandrier*) ou la solitude du créateur (*Mange-Monde*). *La Moisson d'hiver*, son dernier roman chez Denoël, a enthousiasmé un large public et obtenu le prix RTL-Lire 1995.



B 24417.4  4.96
ISBN 2.207.24417.2
89 FF TTC